

Daniel VIGNE, « Le signe de la Croix dans l'Église primitive », dans *La Maison-Dieu. Revue d'études liturgiques et sacramentelles*, n° 262 (juin 2010), p. 57-84, et dans *Le signe de croix, synthèse de notre foi*, Actes du Colloque de Lourdes (9-10 novembre 2009), Hendaye, NDL Éditions, 2010, p. 40-61.

www.danielvigne.fr

Le signe de la croix dans l'Église primitive

Le signe de la croix est par excellence le signe de notre foi au Christ mort et ressuscité, et au Dieu trinitaire. Mais d'où nous vient-il ? Comment l'Église des premiers siècles a-t-elle inventé ce geste, comment les premiers Pères l'ont-ils perçu, interprété ? Le dossier des textes patristiques sur le sujet est immense. Quelques auteurs choisis (nous en retiendrons sept¹) peuvent cependant nous permettre de méditer sur le sens originel de ce geste.

Le postulat de notre réflexion sera précisément que le signe de croix est beaucoup plus qu'un geste sacré ou un symbole évocateur. Certes, des gestes analogues, qu'ils soient de bénédiction ou apotropaïques (visant à repousser le mal) existent dans toutes les religions ; de même, des symboles cruciformes ont été employés depuis toujours par l'humanité : on en trouve dans toutes les cultures et jusque dans les cavernes préhistoriques. Mais ce n'est pas de manière magique, ni religieuse au sens large, que les premiers chrétiens ont eu recours à ce signe. De quelle façon l'ont-ils fait ? C'est ce qu'il s'agit de chercher en remontant aux plus anciens documents ecclésiastiques connus.

¹ L'auteur des *Odes de Salomon*, Justin de Rome, Irénée de Lyon, Tertullien de Carthage et Hippolyte de Rome, Cyrille de Jérusalem et Basile de Césarée.

Dans son étude parue dans le numéro spécial de *La Maison-Dieu* consacré à ce thème, Cyrille Vogel² présente comme premier témoignage un texte de Tertullien de Carthage daté des années 210, ce qui est certes ancien, mais tout de même séparé par plus d'un siècle et demi de la Passion du Christ. Comment les chrétiens, dans ce long intervalle, ont-ils perçu la croix, quelle importance lui accordaient-ils, en sorte d'en faire le signe que nous connaissons aujourd'hui ?

Les Odes de Salomon, précieux témoignage

[p. 41] Pour le savoir, tournons-nous vers les *Odes de Salomon*, recueil de poèmes mystiques datant de la fin du premier siècle ou du début du second³. Texte souvent négligé, voire oublié dans les études sur le signe de la croix : son témoignage est pourtant décisif, car il nous livre une clé de compréhension tout à fait essentielle pour l'histoire de ce signe dans la piété chrétienne.

L'auteur des *Odes* est un chrétien de Syrie ou de Palestine, très proche de l'époque apostolique et de la mentalité sémitique. Nous ignorons son nom, qu'il a caché en plaçant son texte sous la figure du roi Salomon, le fils de David – façon de dire que nous, chrétiens, sommes les fils du vrai David, Jésus le Messie. Car ce poète parle en notre nom : ce n'est pas un écrivain, mais plutôt un liturge, un maître de chœur, qui nous fait prier et chanter avec lui. Les *Odes* sont comme les *Psaumes*, une prière que chacun peut reprendre à son compte, prononcer comme sa propre prière. Et que dit-elle du signe de la croix ?

Voyons d'abord ce qu'elle nous rappelle de l'attitude du chrétien en prière, dans le prolongement de la tradition juive – car l'auteur est lui-même, certainement, un fils d'Israël. Or dans les *Psaumes*, comme chacun sait, on voit souvent le

² Cyrille VOGEL, « La signation dans l'Église des premiers siècles », dans *La Maison-Dieu* 75 (1963), p. 37-51.

³ Cf. Éphrem AZAR, *Les Odes de Salomon*, Paris, Cerf, 1996 ; Marie-Joseph PIERRE, « Odes de Salomon » dans *Écrits apocryphes chrétiens I*, La Pléiade, 1997, p. 673-743 ; Joseph GUIRAU et A.-G. HAMMAN, *Les Odes de Salomon*, Éditions Migne (coll. « Les Pères dans la foi » n° 97), 2008.

Psalmiste prier les mains levées, dans ce qu'on appellera la posture de l'orant.

J'élève les mains, Seigneur, vers ton Saint des Saints.

Je veux te bénir en ma vie, à ton nom élever les mains.

Je tends les mains vers toi, mon âme est une terre assoiffée de toi.

Que ma prière s'élève devant toi comme l'encens, et mes mains comme l'offrande du soir⁴.

[p. 42] En tant que judéo-chrétien, l'auteur des *Odes de Salomon* participe clairement à cette tradition. Il écrit :

J'ai levé les bras vers les cieux, vers la tendresse du Seigneur.

Vers le Seigneur j'ai étendu mes mains, vers le Très-Haut j'ai élevé ma voix.

J'ai étendu les mains pour élever mon âme, je me suis tourné vers le Très-Haut, et j'ai été sauvé auprès de lui. Alléluia⁵ !

On pourrait dire : rien de nouveau, c'est là une prière d'origine juive ou même une attitude de prière universelle. Mais à deux reprises, nous devinons le sens précis que l'auteur donne à ce geste, et ce sens est celui de la croix. Ainsi dans l'*Ode* 42, la dernière du recueil, qui commence ainsi :

J'ai étendu mes mains et me suis consacré au Seigneur. Son signe, ce sont mes mains tendues. Mes mains levées sont comme le bois qu'on a dressé sur la route du Juste⁶.

Et dans l'*Ode* 27, la plus courte de toutes, qui tient en quelques mots :

J'ai étendu les mains et sanctifié mon Seigneur. Mes mains étendues, voilà son signe, mon extension est le bois dressé. Alléluia⁷ !

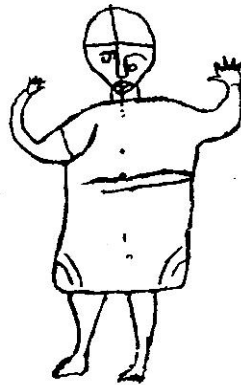
⁴ Ps 28 (27), 2 ; 63, 5 ; 143 (142), 6 ; 141 (140), 2 ; cf. 1 Tm 2, 8.

⁵ *Odes de Salomon* 21, 1 ; 37, 1 ; 35, 7 ; traduction revues, comme celles des auteurs cités par la suite.

⁶ *Odes de Salomon* 42, 1-2.

⁷ *Odes de Salomon* 27, 1-3.

Nous sommes ici en présence du plus ancien texte chrétien, mis à part ceux du Nouveau Testament, sur le signe de la croix. Or l'éclairage qu'il apporte à notre enquête est décisif : car si, par la suite, le signe de la croix pourra servir de geste de bénédiction, de protection, d'exorcisme, que l'on trace sur les choses ou sur soi, ici ce signe n'est pas séparable de celui qui le trace. Ce signe, nous le *sommes* quand nous prions. La croix, c'est l'homme uni au Christ, configuré à lui.



Orant marqué du signe de la croix⁸

[p. 43] Ouvrir les bras, étendre les mains, se dresser de tout son être vers le Sauveur, c'est cela le signifier, non en *faisant* un signe, mais en *étant* ce signe dans notre corps et notre âme inséparablement. De même que le Christ, comme dit la liturgie, « étendit les mains à l'heure de sa Passion », prenant d'avance la position qu'il aura sur la croix, ainsi le chrétien transformé par le Christ étend les bras, devenant en sa personne un signe de la croix du Sauveur⁹.

Que soit ici permis un souvenir personnel. Étant récemment à Jérusalem, je suis allé au Mur du Temple pour le

⁸ Graffito du tombeau du Viale Manzoni à Rome (vers 220) ; Jérôme CARCOPINO, qui reproduit ce dessin (*De Pythagore aux Apôtres. Études sur la conversion du Monde romain*, Flammarion, p. 94), y voit une « méchante caricature » (p. 95), ce qu'il est peut-être. Mais l'association du croyant et du Crucifié n'en serait que plus parlante, puisque le supplice de la croix était infamant. Précisons que cette image, comme les suivantes, ne vise ici qu'à illustrer le propos sans prétendre à une valeur documentaire. Une enquête archéologique sur le sujet supposerait bien d'autres recherches.

⁹ Cf. Victor SAXER, « "Il étendit les mains à l'heure de sa Passion" : le thème de l'orant/-te dans la littérature chrétienne des II^e et III^e siècles », dans *Augustinianum* 20 (1980), n°1-2, p. 335-365.

commencement du shabbat. Les juifs orthodoxes s'y pressent, en costume noir, priant avec une ferveur frappante et à certains égards admirable. Mais je n'ai pu m'empêcher de remarquer que dans la piété juive actuelle, peu de personnes prient avec les deux mains levées, pour une raison simple : c'est que le judaïsme rabbinique est, de mille manières, attaché aux textes sur lesquels il se fonde. On peut difficilement prier les deux mains levées en tenant un livre – ou alors c'est le livre qu'on élève, ce que nos frères juifs font si bien lorsqu'ils processionnent les rouleaux de la Torah.

Mais le christianisme, dans le souffle de l'Esprit, nous autorise à faire davantage. Au-delà de la Loi, nous accueillons la grâce filiale. Tertullien écrira :

[p. 44] Ils n'osent pas tendre les mains vers le Seigneur [...] Quant à nous, non seulement nous élevons, mais nous étendons nos mains vers le Seigneur et, prenant modèle sur la Passion du Christ, nous le confessons par notre prière¹⁰.

L'aspect polémique de ce texte n'a pas à être retenu ici, notre propos n'étant nullement de déprécier d'autres formes de prière, mais seulement de souligner la spécificité de la prière chrétienne et son lien avec la croix. La liturgie eucharistique garde le souvenir de cette audace : « Nous osons dire : Notre Père... » et vers Lui, alors, élever les mains – on pourrait dire : lever les voiles, pour que l'Esprit s'y engouffre. Du navire de l'Église, la croix n'est-elle pas le mât, dressé en plein vent de l'histoire ?

Justin de Rome, penseur de la croix

Le symbolisme de la croix comme mât, mis en évidence par Hugo Rahner¹¹, se trouve précisément chez Justin de Rome, le deuxième auteur auquel nous devons nous intéresser. Originaire de Palestine, venu à Rome où il ouvre une école de

¹⁰ TERTULLIEN, *De la prière*, 14 ; cf. Victor SAXER, *art. cit.*, p. 337.

¹¹ L'image de la croix comme mât se retrouve chez Tertullien (*Adversus Marcionem* 111, 18) et Hippolyte (*Sur l'Antéchrist*, 59) ; cf. Hugo RAHNER, « Das Kreuz als Matsbaum und Antenne », dans *Zeitschrift für katholische Theologie* 75 (1953), p. 129-173.

formation chrétienne – la plus ancienne du genre – Justin écrit vers l’an 150 une grande *Apologie* où l’on peut lire :

La croix est le grand signe de la force et de la puissance du Christ. [...] Rien de ce qui existe dans le monde ne peut être organisé ou avoir de consistance sans ce signe. Comment le navire fendrait-il les flots s’il ne lève pas son mât comme un trophée¹² ?



La croix-mât¹³

[p. 45] Et Justin de continuer en observant que les charrues, qui permettent de labourer la terre, ont aussi une forme de croix¹⁴, de même que les instruments et outils (tels les grues), qui permettent de construire des maisons.



La croix-charrue

Mais ces images resteraient un peu vagues si Justin n’allait pas jusqu’au bout de son idée. Il poursuit en effet en direction de l’homme, en qui ce symbolisme trouve sa vérité ultime, dans le Christ. La croix n’est pas seulement un schème universel,

¹² JUSTIN DE ROME, *Apologie*, I, 55, 2-3 ; cf. SC 597, p. 275-277.

¹³ Cette image, comme toutes les illustrations suivantes, proviennent des inscriptions des tombes judéo-chrétiennes retrouvées en 1953 sur le Mont des Oliviers, et datant du premier ou du second siècle. Aujourd’hui mises en évidence dans l’église du *Dominus flevit* à Jérusalem, où nous les avons personnellement photographiées. Elles recourent exactement les thèmes ici abordés, confirmant leur caractère archaïque.

¹⁴ Cf. Jean DANIÉLOU, *Les symboles chrétiens primitifs*, Paris, Seuil, 1961, p. 65-76 : « Le navire de l’Église » ; p. 95-107 : « La charrue et la hache » ; p. 143-152 : « Le signe du tav ».

mais plus précisément la structure de l'homme « christifié » et pneumatisé. Il écrit :

Quant à la forme de l'être humain, elle diffère de celle des animaux sans raison (*logos*) par la position verticale et par la possibilité d'étendre les mains. De plus, sur son visage, la ligne du front et celle du nez, c'est-à-dire du souffle de vie, dessinent exactement l'image de la croix. Comme l'a dit le prophète : *Le souffle de notre face, c'est le Christ Seigneur*¹⁵.

Quelle puissante synthèse ! Tout y est : l'observation des choses (mât, charrue, outils...) et des êtres vivants, la connaissance des Écritures, mais surtout la mise en perspective de tout cela sous le signe de la croix, dans le souffle de l'Esprit. Ce mât dressé, c'est l'homme debout, relevé, ressuscité dans son corps et son esprit. Il ne porte pas une croix qui lui serait un fardeau, imposé de l'extérieur : il est porté par cette croix qui le structure de l'intérieur, qui épouse et accomplit la forme de son corps, de son visage, de son souffle. Il respire le Christ, il participe à sa Pâque.

[p. 46] Redisons-le : le signe de la croix n'est pas une quelconque gesticulation magique, c'est la structure même de l'homme sauvé. C'est l'homme devenu signe, en Celui qui a vaincu la mort et qui nous insuffle l'Esprit.

Ce grand signe est comme un carrefour – c'est bien pourquoi on le dressera plus tard à la croisée des chemins –, un sommet vers lequel Justin voit converger toutes les avenues de l'histoire, toutes les cultures humaines : la révélation hébraïque et la sagesse grecque, les prophéties bibliques et la philosophie païenne, les écrits de Moïse et ceux de Platon.

L'œuvre de Justin s'ouvre d'ailleurs dans les deux directions : elle tend la main aux juifs à travers le *Dialogue avec Tryphon*, ce rabbin que Justin tente de convertir, et aux païens à travers l'*Apologie* que Justin adresse à l'empereur. Aux uns

¹⁵ *Apologie I*, 55, 4-5, citant *Lamentations* 4, 20. Sur ce verset, voir J. DANIELOU, *Études d'exégèse judéo-chrétienne (Les Restimonia)*, Paris, Beauchesne (coll. « Théologie historique » n° 5), p. 76-95 : « Nous vivrons à son ombre (Lm 4, 20) ».

comme aux autres, avec une insistance frappante, il cherche à faire découvrir le mystère et le signe de la croix.

Relisons plus particulièrement le *Dialogue avec Tryphon*, dans lequel Justin convoque de nombreux passages de l'Ancien Testament pour prouver que la croix « faisait signe » au peuple élu depuis les origines. Qu'elle était présente comme en filigrane tout au long de l'histoire d'Israël, et déjà au temps du Déluge :

Le Christ, premier-né de toute la création, est devenu le chef d'une humanité nouvelle, régénérée par l'eau, la foi et le bois, c'est-à-dire par le mystère de la croix, comme Noé, porté sur l'eau, fut sauvé par le bois avec les siens¹⁶.

Je ne sais si l'arche avait un mât... mais elle était de bois comme la croix, et représente comme elle une réalité paradoxale. Car ce *bois sans valeur*, dit le Livre de la Sagesse¹⁷, devient un *bois béni* en sauvant le Juste de l'engloutissement et de la mort, de même que l'horreur de la croix, mystérieusement, devient pour nous source de vie. Ce symbole du bois sauveur, on le sait, est très présent dans la mentalité chrétienne primitive. Justin en est un témoin privilégié. Au temps de l'Exode, dit-il à Tryphon,

[p. 47] C'est déjà par ce signe que le peuple fidèle à Dieu fut sauvé : car c'est avec le bois, c'est-à-dire avec le bâton qu'il tenait à la main, que Moïse fit passer la mer à votre peuple¹⁸.

On voit ici se dessiner une grande tradition interprétative sur le bois qui sauve : l'arche de Noé, le bâton de Moïse, le rameau d'Aaron, et bien d'autres symboles, sont vus comme autant de préfigurations de la croix du Christ. Dans cette ligne figurative, Justin place aussi, bien sûr, le serpent d'airain¹⁹, dressé dans le désert comme un totem guérisseur :

¹⁶ *Dialogue avec Tryphon*, 138, 2 ; cf. JUSTIN MARTYR, *Œuvres complètes*, Paris, Migne, 1994, p. 311.

¹⁷ Sg 10, 4 ; 14, 7.

¹⁸ *Dialogue avec Tryphon*, 138, 2.

¹⁹ Nb 21, 8-9.

Que dirai-je de cet autre signe, présenté à Israël pour le guérir de la morsure des serpents ? Car il est évident qu'il fut dressé pour sauver les hommes qui croient que ce signe préfigurait la mort dont le serpent frapperait celui qui devait être mis en croix, et annonçait le salut dont jouissent ceux qui, blessés par les morsures du serpent, cherchent leur refuge dans le Dieu qui a donné au monde son Fils divin, mort sur une croix²⁰.



Le serpent d'airain

Ce parallèle est connu, puisque présent dans l'*Évangile de Jean*. Mais de l'Ancien au Nouveau Testament, notons le changement. Le serpent de bronze dressé par Moïse relevait encore de la mentalité magique ; c'était un objet sacré, sorte de totem apotropaïque. La croix est autre chose, car elle n'est justement pas une chose : elle n'est pas un objet, mais un sujet, [p. 48] la personne du Christ en croix. Jésus opère cette mutation en appliquant le texte du livre des Nombres à sa propre personne, et avec quelle force !

Comme Moïse éleva le serpent dans le désert, ainsi faut-il que soit élevé le Fils de l'homme. [...] Quand je serai élevé de terre, j'attirerai tous les hommes à moi. – Il signifiait par là de quelle mort il allait mourir²¹.

Jésus, précise plus loin l'évangéliste, fut donc crucifié – et non lapidé, par exemple, ni décapité – parce que ce supplice avait un éminent sens symbolique :

Il fallait que s'accomplît la parole qu'il avait dite, signifiant de quelle mort il devait mourir²².

²⁰ *Dialogue avec Tryphon*, 91, 4 ; cf. 94, 1-3.

²¹ Jn 3, 14 ; 12, 32-33.

²² Jn 18, 32.

Debout, les bras ouverts, à la croisée de la verticale et de l'horizontale, Jésus est le signe total, colonne reliant le ciel et la terre, Dieu et les hommes, et ligne d'horizon accueillant tous les hommes dans la communion de l'Esprit.

Mais parmi ces relectures de l'Ancien Testament, le récit de prédilection de Justin est incontestablement celui du combat des Hébreux contre l'armée d'Amaleq, pendant la traversée du désert²³. Il y revient à cinq reprises²⁴, pour bien montrer à Tryphon qu'on ne peut rejeter la croix du Christ au nom de la Loi de Moïse, puisque Moïse lui-même avait, en sa personne, préfiguré la croix. Justin écrit :

– Cette croix apparemment maudite, Moïse l'a annoncée par différents signes. – Quels signes ? demanda Tryphon. – Dans la guerre du peuple contre Amaleq, tandis que le fils de Navé, nommé Josué [Jésus], était à la tête de l'armée, Moïse priait les bras étendus. [...] Si la position de Moïse perdait la forme de la croix, le peuple était vaincu, [...] mais quand il perséverait dans cette attitude, c'était Amaleq qui perdait l'avantage. Ainsi la victoire [p. 49] se trouvait du côté de la croix, [...] ce signe qui représente le Christ et ne convient qu'à lui²⁵.

Ainsi ce signe représente le Christ et lui seul. Il n'est pas un simple objet religieux, mais l'icône d'une présence. Justin l'affirme, de façon frappante, à propos du sacrifice de l'agneau :

Cet agneau que la Loi ordonne de brûler tout entier, n'était-il pas la figure du sacrifice de la croix, que le Christ devait souffrir ? Voyez la disposition de ses membres quand on le brûle : n'a-t-elle pas la figure de la croix ? Une broche le traverse verticalement de la tête aux pieds, tandis qu'une autre broche croise la première, traversant les épaules de l'agneau et portant attachées sur elle, pour ainsi dire, les mains de la victime²⁶.

²³ Ex 17, 9-13. *L'Épître de Barnabé* voit Moïse en prière comme une préfiguration du Christ en croix : « L'Esprit parla au cœur de Moïse, lui inspirant de faire une figure de la croix et de celui qui devait y souffrir » (XII, 2).

²⁴ *Dialogue avec Tryphon*, 49, 7 ; 90, 3 ; 91, 3 ; 97, 1 ; 131, 4.

²⁵ *Dialogue avec Tryphon*, 90, 3-5.

²⁶ *Dialogue avec Tryphon*, 40, 3.

Ici encore, partant du sacrifice d'un animal, nous voici renvoyés à la personne de Jésus crucifié, à la structure de son corps livré. Et à travers l'image terrible de la broche traversant la chair, nous comprenons que la croix n'est pas extérieure, mais intérieure à la personne du Christ. Il la porte du dedans. Il est lui-même le tronc et les branches de cet arbre de vie.

Comme nous le voyons, Justin de Rome hérite donc d'une tradition très ancienne, remontant à Jésus lui-même, dans laquelle la forme de la croix n'est pas celle d'un objet cruciforme, mais de façon plus intime et plus fondamentale, la forme du corps humain lorsqu'il ouvre les bras, comme l'a fait Jésus sur la croix. Ce signe renvoie de façon précise à la personne du Christ, Fils de Dieu.

Certes, dans le *Dialogue avec Tryphon*, qui s'adresse à des juifs, l'argumentation de Justin s'appuie avant tout sur les textes de l'Ancien Testament, alors que dans l'*Apologie*, qui s'adresse à des païens, il doit trouver d'autres références pour convaincre ses lecteurs. Il entreprend donc de chercher dans les livres de Platon des linéaments, des pressentiments du signe de la croix... Et il en trouve ! De façon certes discutable et un peu artificielle, mais surtout bienveillante et audacieuse.

Justin est en effet convaincu que l'œuvre de ce grand philosophe, bien qu'étranger à la foi chrétienne, comporte des ouvertures possibles, des pierres d'attente qui, [p. 50] comme dira Pascal, prédisposent au christianisme²⁷. Comme si Platon avait entrevu, sans le comprendre, le signe de la croix. Citons ici un passage célèbre :

Platon, dans le *Timée*, cherche à la lumière de la raison naturelle ce qui concerne le Fils de Dieu et dit « qu'il l'a imprimé en X [en croix] dans l'univers ». C'est une idée qu'il a empruntée à Moïse. Car il est rapporté dans les écrits de Moïse qu'au temps où les Israélites traversaient le désert après la sortie d'Égypte, [...] Moïse prit de l'airain, en fit un signe (*typon*) en forme de croix, et l'ayant placée sur le tabernacle, dit au peuple : « Regardez ce signe et croyez, et par lui vous serez sauvés. » [...].

²⁷ PASCAL, *Pensées*, 219 (éd. Br.) : « Platon pour disposer au christianisme. »

Platon lut ce récit, mais il n'en saisit pas exactement le sens : n'ayant pas vu que le signe était celui d'une croix, il crut que c'était seulement un X, et il dit « qu'après Dieu, premier principe, la seconde puissance est imprimée en X dans l'univers. " [...] Aussi donne-t-il la seconde place au Verbe venu de Dieu, qui est imprimé en X dans l'univers, et la troisième à l'Esprit²⁸.

Platon, selon Justin, aurait donc entrevu le signe de la croix – quoique de travers, pour ainsi dire, puisqu'il en fait un X. Mais l'essentiel est que ce signe mystérieux renvoie au Verbe, au Fils de Dieu en personne. La forme de la croix n'est pas celle d'un message codé, d'un signe cabalistique : c'est la structure d'un corps et d'un visage, ceux de Jésus, tant il est vrai que le christianisme n'est pas une doctrine ésotérique, mais comme le dit Olivier Clément, la « religion des visages ». Le signe de la croix n'est autre que celui de notre rencontre avec la personne du Fils de Dieu.

Ainsi l'auteur des *Odes de Salomon* et Justin de Rome ont-ils la même perception de la croix comme étant avant tout intérieure à nos personnes unies à la personne du Christ. Plus tard, par un mouvement naturel d'extériorisation, le signe de croix deviendra davantage un geste objectif, un objet sacré. Mais avant le crucifix, il y a le Crucifié – et saint Paul, on le sait, disait ne rien vouloir connaître d'autre²⁹.

Irénée de Lyon, exégète inspiré

[p. 51] Venu de l'Asie mineure vers la Gaule, saint Irénée, évêque de Lyon dans les années 180, nous entraîne dans la même contemplation. On garde de lui une œuvre intitulée *Démonstration de la prédication apostolique* où il rassemble les grandes vérités de la foi et contemple, lui aussi, le signe de la croix. Il le fait d'une manière qui rappelle fortement le texte de saint Paul sur la hauteur, la largeur, la longueur et la

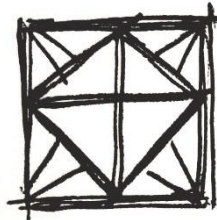
²⁸ JUSTIN DE ROME, *Apologie* I, 60, 1-7. Notons que Justin associe cette méditation sur la croix au mystère de la Trinité, ce qui suggère leur lien très ancien dans la confession de foi chrétienne.

²⁹ 1 Co 2, 2.

profondeur du mystère du Christ³⁰, mais aussi le *Timée* de Platon relu par Justin. Irénée, en effet, associe la Passion aux quatre points cardinaux, symbole de l'univers entier :

Il a été crucifié, lui le Fils de Dieu, en ces quatre dimensions, lui dont l'univers portait déjà l'empreinte cruciforme. [...] C'est lui qui illumine les hauteurs des cieux, qui scrute les profondeurs de la terre, qui parcourt l'étendue de l'Orient à l'Occident, l'immense espace du Nord au Midi, qui appelle à la connaissance de son Père les hommes partout dispersés³¹.

Le signe de la croix se dilate ici aux dimensions du monde. Il inclut le cosmos, l'univers entier, qui trouve en lui son centre, sa rose des vents (les souffles de l'Esprit). Mais il ne s'agit pas de diluer la croix dans une vision panthéiste, ni dans une religiosité naturaliste, pour laquelle Dieu [p. 52] se confondrait avec l'univers. Au contraire, par la croix du Christ, plus exactement par le Christ en croix, c'est le monde qui est intégré, *récapitulé* en Dieu, et trouve enfin son sens en lui. L'insistance est toujours sur la dimension personnelle et interpersonnelle du mystère. La croix n'est pas un schéma abstrait, un symbole cosmique : c'est le Christ en personne et nos personnes en Christ.



La croix cosmique

D'où cette phrase solennelle, inspirée de l'idée de récapitulation : « Le Christ relève en lui l'homme tombé à terre³². » Car sa mort en croix attire à elle toutes nos morts, les

³⁰ Ep 3, 18-19.

³¹ IRÉNÉE DE LYON, *Démonstration*, 34 ; cf. SC 406, p. 123. J. DANIELOU a montré le prolongement de cette tradition chez Grégoire de Nysse (« Le symbolisme cosmique de la croix », dans *La Maison-Dieu* 75, 1963, p. 23-36).

³² *Démonstration*, 38.

assume et les transfigure. En descendant dans notre mort, il nous fait monter des enfers – on pense à ces icônes de la Résurrection ou le vêtement du Christ vole de telle façon qu'on ne sait pas s'il monte ou s'il descend. Il fait les deux à la fois, comme les anges sur l'échelle de Jacob³³ ! Irénée, qui connaît bien ce récit, dit justement :

Jacob a vu [le Fils de Dieu] en songe, debout sur une échelle – image de la croix – qui allait de la terre jusqu'au ciel. Car c'est par la croix que montent au ciel ceux qui croient en lui. La Passion du Seigneur est notre ascension³⁴.



L'échelle de Jacob

Autre formule inoubliable : sa Passion est notre ascension, son abaissement est notre élévation, sa croix est notre gloire. Ce double mouvement a quelque chose d'inouï, de paradoxal. Jésus nous prend en lui à la manière de certains arts martiaux, dans un geste renversant, inattendu. Personne n'aurait pu imaginer que Dieu nous sauverait par [p. 53] ce moyen-là. Même préfigurée, même prophétisée, la croix reste une divine surprise. Elle n'obéit à aucun déterminisme, à aucune dialectique philosophique. Elle est l'acte libre de Quelqu'un qui nous aime. Nous ne pouvons pas l'expliquer, la rationaliser ; il faut plutôt y reconnaître une supra-logique où le plus et le moins, le positif et le négatif, explosent, pour ainsi dire, dans le feu de l'amour.

Mais une fois qu'on admet ce dépassement miraculeux, tout s'éclaire et prend sens dans sa lumière. Les Pères de l'Église n'ont cessé de relire la Bible à l'aide du signe de la croix. Elle est le phare illuminant les Écritures, la clé qui nous fait entrer dans

³³ Gn 28, 12.

³⁴ *Démonstration*, 45.

le sens des textes. Irénée de Lyon, dans son grand livre *Contre les hérésies*, revient sans cesse sur cette idée que le signe de la croix est le vrai principe herméneutique des Écritures, tant de l’Ancien que du Nouveau Testament. Donnons-en ici quelques exemples.

Le premier renvoie à l’arbre de la connaissance du bien et du mal³⁵ qui, dans le jardin d’Éden, fut pour Adam l’occasion de sa chute. Irénée écrit :

Pour détruire la désobéissance originelle de l’homme, perpétrée par le bois, il s’est fait obéissant jusqu’à la mort, et à la mort de la croix, guérissant par son obéissance sur le bois la désobéissance commise sur le bois. [...] Par cela même en quoi nous avons été désobéissants à Dieu et indociles à sa parole, il a réintroduit l’obéissance à Dieu et la docilité à sa parole³⁶.

Superbe inclusion qui résume toute l’économie salvifique en voyant dans l’arbre de la croix le signe de notre salut, l’arbre de vie retrouvé, comme l’arbre de la connaissance avait été le signe de notre perte³⁷. La liturgie et l’hymnique chrétiennes s’inspireront abondamment, on le sait, de ce symbolisme. Mais remarquons bien, comme à propos du serpent d’airain, la transformation qu’il implique : si la croix du Christ est vecteur de salut, c’est en tant qu’elle représente *l’acte personnel* de celui qui s’y offre.



La croix, arbre de vie

³⁵ Gn 2, 9 ; 3, 1-13.

³⁶ IRÉNÉE DE LYON, *Contre les hérésies* V, 16, 3, citant *Philippiens* 2, 8. Cf. *Contre les hérésies* V, 19, 1 : « Il a récapitulé par son obéissance sur le bois la désobéissance qui avait été perpétrée par le bois. »

³⁷ Cf. Gabrielle DUFOUR-KOWALSKA, *L’arbre de vie et la croix*, Genève, Éditions du Tricorne, 1985.

[p. 54] Moïse en prière, les bras étendus, en est une image tout aussi parlante. Nous l'avons déjà rencontrée chez Justin et Barnabé, de qui Irénée a sans doute reçu cette typologie très ancienne ; pour lui aussi, le Christ « détruit Amaleq par l'extension de ses mains³⁸ ». Origène associera explicitement cette attitude à la prière chrétienne :

Nous devons monter au sommet de la montagne et ne pas cesser de lever les mains en prière vers le ciel, pour vaincre enfin Amaleq et provoquer sa chute³⁹.

Mais ayant déjà étudié cette figure, que reprendra aussi Tertullien⁴⁰, nous la laissons ici de côté pour nous tourner vers un récit moins connu, tiré du second Livre des Rois⁴¹ :

Alors que les prophètes qui étaient avec Élisée coupaient du bois pour construire une maison, le fer d'une hache se détacha du manche et tomba dans le Jourdain. Il leur fut impossible de le retrouver. Arrivé en ce lieu et apprenant ce qui s'était passé, Élisée jeta un morceau de bois dans l'eau. À peine l'avait-il fait que le fer se mit à surnager, et ceux qui l'avaient perdu purent le reprendre à la surface de l'eau. Par cet acte, le prophète [p. 55] signifiait que le Verbe de Dieu, trésor que nous avons perdu par le bois à cause de notre négligence et que nous ne retrouvions plus, nous le recouvrerions par le moyen du bois⁴².

Même conclusion, même idée directrice : l'arbre de la connaissance nous avait coupés de Dieu, l'arbre de la croix, c'est-à-dire l'acte de celui qui s'y offre, nous réunit à lui. Le

³⁸ IRÉNÉE DE LYON, *Contre les hérésies* IV, 24, 1 ; IV, 33, 1 ; cf. III, 16, 4

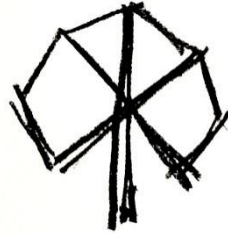
³⁹ ORIGÈNE, *Homélie sur les Nombres* XIX, 1, 9 ; cf. SC 442, p. 355.

⁴⁰ TERTULLIEN, *Contre Marcion* III, 18, 6 : « Moïse a prié les mains étendues [...] parce que dans un combat où le nom de Dieu livrait bataille contre le diable, il fallait que fût figurée la forme de la croix, par laquelle Jésus devait remporter la victoire. »

⁴¹ 2 R 6, 1-7.

⁴² IRÉNÉE DE LYON, *Contre les hérésies* V, 17, 4 ; litt. : « par l'économie du bois ». Comme à propos de Moïse en prière, Irénée s'inspire sans doute de Justin (cf. *Dialogue avec Tryphon* 86, 6). Le symbole de la hache retrouvée aura un bel avenir chez les Pères (cf. Jean DANIELOU, *Les symboles chrétiens primitifs*, Paris, Éd. du Seuil, 1961, p. 97-98).

miracle d'Élisée est un signe qui renvoie au Signe par excellence, celui de la croix.



La croix-hache

La suite du texte va mieux signifier encore ce que la croix est par essence : un acte d'amour, réconciliant les hommes avec Dieu et entre eux. Pour cela, Irénée renoue avec la symbolique corporelle que nous avons mise en lumière, celle des bras étendus.

Puisque nous l'avions perdu par le bois, c'est par le bois qu'il est redevenu visible pour tous, montrant en lui-même la hauteur, la longueur et la largeur, et, comme l'a dit un des anciens, rassemblant par l'extension de ses mains les deux peuples [juif et païen] en un seul Dieu. Il y avait en effet deux mains, parce qu'il y avait deux peuples dispersés aux extrémités de la terre ; mais au centre il n'y a qu'une tête, parce qu'il n'y a qu'un seul Dieu⁴³.

[p. 56] Ici nous comprenons mieux le sens du signe. Le Christ en croix ouvre les bras pour accueillir tous les hommes, sans exclusive et sans séparation. La croix, dira saint Maxime le Confesseur, est « le jugement du jugement⁴⁴ ». Si nous la traçons sur notre corps ou la portons à notre cou, ce n'est pas comme une marque identitaire, un signe « particulier », mais au contraire, comme le signe de l'amour universel⁴⁵.

⁴³ *Ibid.* Ce texte est à comprendre à la lumière du verset d'Is 65, 2 : « Tout le jour je tendais les mains vers un peuple rebelle », que saint Paul (Rm 10, 21) avait déjà appliqué à Israël, dans la tension avec la révélation du Christ aux païens. Nous laissons de côté l'exégèse de ce texte, qui donnerait lieu à une autre typologie du Christ « écartelé » et pourtant conciliateur.

⁴⁴ MAXIME LE CONFESSEUR, *Questions à Thalassius*, 43.

⁴⁵ À ce propos, la récente décision de la Cour européenne des Droits de l'homme, demandant d'enlever les crucifix des écoles italiennes, est regrettable. Elle relève d'un laïcisme fermé, qui ne comprend pas que cet objet de piété est avant tout

Quel contresens, dès lors, d'avoir parfois brandi la croix comme une arme de guerre ! La croix ne cherche pas d'ennemis, ne justifie aucune croisade. Elle n'est pas le trophée de victoire des uns contre les autres, mais le lieu inouï de leur réconciliation. Quand nous nous signons, pensons-y : ce signe nous configure au Christ qui se fait tout à tous, qui n'oppose plus l'ami et l'ennemi, le proche et le lointain, celui qui est des nôtres et celui qui ne l'est pas. Faire le signe de croix, c'est renoncer à ces catégories. La largeur de la croix dilate notre cœur, suscite notre largesse d'esprit, de pensée et d'action.

Tertullien et Hippolyte, instructeurs éclairés

Le célèbre texte de Tertullien de Carthage, que nous évoquons en commençant, peut désormais être correctement compris. Dans les années 210, il écrit :

Au moment de sortir et dans nos déplacements, au début et à la fin [de tout ce que nous faisons], au moment de nous habiller et de nous chausser, au bain, à table, en allumant les lampes, quand nous nous couchons, quand nous nous asseyons, en chacune de nos activités, nous marquons notre front du signe [de la croix]⁴⁶.

[p. 57] Un regard superficiel sur cette pratique pourrait la réduire à une manie de bigot, un geste compulsif ou superstitieux. En réalité, elle est un débordement de grâce. Parce que la croix est *en* nous, nous la traçons *sur* nous. Parce qu'elle est dans notre âme et notre cœur, nous en marquons notre front, notre corps. Ce signe est une prière en acte, configurant toute notre vie à l'amour du Christ. Pour Tertullien comme pour Justin, ce signe est inséparable d'une

un message d'amour. Mais faut-il être surpris que le monde rejette la croix au nom de lois étroites ? N'est-ce pas précisément ce que Jésus a subi en sa Passion ? La présence d'un crucifix sur un mur est un rappel frappant de l'œuvre du salut ; mais l'exclusion de ce signe, paradoxalement, peut aussi faire signe. Si elles sont retirées, ces croix laisseront sur le mur comme la trace de leur absence. Ne craignons pas un tel rejet, car dans la vie même du Christ, il a été le chemin de notre salut. Le Ressuscité traverse les murs : sa grâce passe avant tout par les personnes qui en vivent.

⁴⁶ TERTULLIEN, *De la couronne* III, 4 ; cf. *De Corona*, PUF., 1966, p. 66-69, et les notes de J. Fontaine.

« anthropologie de la croix », qui informe toute la condition humaine :

La croix, sans qu'on s'en aperçoive, est la structure même du corps humain. La tête est au sommet, le tronc la prolonge, ce qui est à la hauteur des épaules [l'étire horizontalement]. Si tu mets un homme debout, les mains étendues, tu traces l'image de la croix⁴⁷.

C'est à la lumière d'une telle vision de l'homme, créé et racheté dans le Christ, que nous pouvons relire les textes d'Hippolyte de Rome, auteur dans les années 220 de la *Tradition apostolique*. Son chapitre sur la prière, de façon très significative, est en lien étroit avec l'évocation de la Passion.

Prie à la troisième heure, [...] car à cette heure on a vu le Christ cloué au bois.

Prie à la sixième heure, car tandis que le Christ était attaché au bois de la croix, le jour s'arrêta et il y eut une grande obscurité.

À la neuvième heure, prolonge ta prière et ta louange [...] car le Christ, percé au côté, répandit l'eau et le sang, [...] faisant commencer un jour nouveau et donnant une image de sa résurrection⁴⁸.

Comment ne pas voir ici, comme dans les *Odes de Salomon*, le chrétien élever les mains en souvenir du Crucifié ? Tracé dans l'espace avec tout notre corps, le signe de la croix est le rappel concret de notre salut. C'est aussi, et par là même, une réactivation puissante du baptême et de notre engagement à la suite du Christ. D'où les exhortations d'Hippolyte, qui accompagnent ces instructions et en révèlent la force concrète.

À ceux qui auraient tendance à prier de façon recroquevillée ou languissante (tentation assez répandue), Hippolyte dit avec vigueur :

[p. 58] Ne sois pas indolent [*piger* : « mou, hésitant »] dans ta prière⁴⁹.

⁴⁷ TERTULLIEN, *Ad nationes* I, 12, 7 (CCL I, p. 31, l. 16-17).

⁴⁸ HIPPOLYTE DE ROME, *La tradition apostolique*, 41 ; cf. SC 11 bis, trad. B. Botte, p. 127-129.

⁴⁹ *Ibid.* La première traduction de B. BOTTE disait : « Ne sois pas paresseux pour

À ceux qui croient que la vie spirituelle est incompatible avec la vie conjugale (autre erreur fréquente), il dit avec sagesse :

Si ta femme est présente, priez tous deux ensemble. [...] Celui qui est dans les liens du mariage n'est pas souillé.

Enfin, à ceux qui se sentent indignes ou impurs (sentiment très partagé), il conseille un geste fort, qui associe le signe de la croix à l'eau et à l'Esprit de notre baptême :

En te signant avec ton haleine humide et en prenant ton souffle dans la main, ton corps est sanctifié jusqu'aux pieds⁵⁰.

Plus loin, Hippolyte écrit encore :

Veille en tout temps à te signer dignement le front, car c'est le signe avéré et éprouvé de la Passion, victorieux du diable, si tu le fais avec foi⁵¹.

Dans ce contexte – mais dans ce contexte seulement – du combat spirituel et intérieur, la croix devient une arme. Non contre les infidèles, mais contre notre propre infidélité. Non contre ceux qui nous font du mal, mais contre celui dont ils sont victimes, et qui nous menace autant qu'eux. Hippolyte poursuit :

En voyant la force qui vient de ton cœur, l'adversaire s'enfuit, car tu lui montres l'image du Verbe [*similitudinem Verbi*] ; non parce que toi tu l'effraies, mais parce que l'Esprit souffle en toi [*sed flante Spiritu in te*]⁵².

la prière » (SC 11 [1946], p. 71). La seconde dit simplement : « N'hésite pas à prier » (SC 11 bis [1968], p. 129), mais l'exhortation d'HIPPOLYTE nous semble à entendre de façon plus pressante : « Lève les mains, car tu as été lavé ! »

⁵⁰ *La tradition apostolique*, 41 ; cf. SC 11 bis, p. 129 et 131.

⁵¹ *La tradition apostolique*, 42 ; cf. SC 11 bis, p. 135 ; cf. CYPRIEN, *Lettre* 58, 9 : « en protégeant notre front pour que le signe de Dieu y soit gardé sans altération » (*Correspondance*, t. II, Paris, Les Belles Lettres, 1925, p. 167) ; *De lapsi* II (éd. Hartel, p. 238) : « votre front, marqué du signe de Dieu », etc.

⁵² *Ibid.* La première traduction de B. BOTTE : « dès que l'homme montre représentée extérieurement la ressemblance spirituelle » était imprécise n'évoquait pas assez l'image concrète du Fils crucifié (SC 11, p. 74 ; P. NAUTIN avait d'ailleurs fait à cette première édition de sérieux reproches : cf. *Revue de*

[p. 59] La suite du texte confirme le rapport étroit entre le signe de croix et la Passion du Christ, par l'évocation de l'agneau immolé et de son sang sur les montants et le linteau des portes⁵³ : les maisons qui étaient ointes de ce signe étaient épargnées, préfigurant « la foi, qui est maintenant en nous, dans l'Agneau parfait ».



Montants et linteau

Ainsi le signe de croix fait de nous des icônes du Verbe et des porteurs de l'Esprit. Par lui nous sommes configurés au Christ vainqueur du mal et de la mort. Ressemblance vivifiante, qui n'a rien d'un mimétisme morbide, ni d'un dolorisme malsain : car cet instrument de torture est désormais « subverti » par la grâce du Ressuscité.

Remarquons, en ce sens, l'insistance d'Hippolyte sur la foi « qui vient du cœur ». Car le signe de croix, redisons-le, n'est pas un acte magique ni superstitieux. Bien au-delà de toute sacralité extérieure, il engage nos personnes et notre liberté, ce qu'exprime le fait de lever nos mains. Il suppose et exprime une adhésion intime et volontaire. Le grand mât de la croix, il ne s'agit pas de le laisser nu, ni de le vénérer comme un totem, mais d'y suspendre les voiles de notre vie pour le vent de l'Esprit les pousse et nous sanctifie.

Cyrille et Basile, héritiers fidèles

Le témoignage des *Odes de Salomon* remonte, selon toute vraisemblance, à la fin du premier siècle ; ceux de Justin et

l'histoire des religions, n° 138, 1950, p. 123-124). La seconde est plus explicite, mais un peu pesante : « Lorsque l'homme intérieur, c'est-à-dire celui qui est animé par le Verbe, montre, formé à l'extérieur, l'image intérieure du Verbe, il est mis en fuite par l'Esprit [qui est] en toi. » (SC 11 bis, p. 135).

⁵³ Ex 12, 7. Symbole associant la verticale et l'horizontale, en cela similaire à celui de la croix.

d'Irénée, au milieu du second ; ceux de Tertullien et Hippolyte, au début du troisième. [p. 60] Entre ces différentes attestations, la continuité est totale, même si l'historien aimerait pouvoir retracer plus précisément les transitions.

Pour évoquer le quatrième siècle, écoutons Cyrille de Jérusalem, dans ses *Catéchèses baptismales* prononcées en 348, reprendre presque à la lettre l'exhortation de Tertullien :

Ne rougissons donc pas de reconnaître publiquement le Crucifié. Que nos doigts gravent hardiment son sceau sur notre front, et qu'en toutes circonstances la croix soit tracée : sur le pain que nous mangeons, sur les boissons que nous buvons ; quand nous entrons, quand nous sortons ; avant de dormir, au lit, en voyage, au repos⁵⁴...

La suite rappelle, avec plus d'emphase, le texte d'Hippolyte sur le combat spirituel que nous venons de lire :

La croix est une puissante sauvegarde, gratuite pour les pauvres, pas fatigante pour les faibles. Aussi bien est-elle, par la grâce de Dieu, signe des croyants et crainte des démons. Par elle, en effet, il a triomphé des démons en les donnant ouvertement en spectacle. Car lorsqu'ils voient la croix, le Crucifié leur revient en mémoire, et ils redoutent celui qui a écrasé les têtes du dragon⁵⁵.

Le geste de l'orant levant les bras en rappel de la croix devient ici moins explicite. Le signe devient plus extérieur au corps du croyant. Les auteurs, par la suite, souligneront davantage l'objectivité du geste sacré⁵⁶ que l'expression d'une attitude spirituelle intime. Le christianisme entre dans la longue phase « publique » de son histoire, phase que la modernité est peut-être en train de refermer. L'Église des premiers siècles, en ce sens, est peut-être plus proche de nous qu'on ne le pense.

⁵⁴ CYRILLE DE JÉRUSALEM, *Catéchèses baptismales* III, 33 ; cf. trad. Ch. Jouvét, Namur, Éditions du Soleil levant, 1961, p. 289.

⁵⁵ *Ibid.* L'aspect apotropaïque (c'est-à-dire visant à éloigner le mal) du geste ira en s'amplifiant au fil des siècles, au détriment parfois de son sens premier qui est kérygmatic. Mais il est vrai qu'ils sont inséparables.

⁵⁶ Et pour Cyrille de Jérusalem, la réalité concrète des lieux saints, qu'il met fortement en valeur puisqu'il prêche dans la ville même où Jésus fut crucifié.

Mais le signe de la croix, au long des âges, n'a rien perdu de sa signification première et pascale. Et peu importe, au fond, la façon précise dont le signe de la croix a été « gestué » dans l'Église primitive. [p. 61] Sans doute n'était-elle pas codifiée et variait-elle d'une région à l'autre. Ce que le témoignage des Pères atteste, c'est que les premiers chrétiens pratiquaient ce signe avec force et ferveur. Croix sur le front ou sur le cœur, bras levés dans la prière, signe que l'on trace sur soi ou signe que l'on trace avec tout son corps : cette pratique spirituelle n'est pas seulement ancienne, elle est connaturelle au christianisme. Basile de Césarée, à la fin du quatrième siècle, l'affirme de façon solennelle. Il écrit vers 375, dans le *Traité du Saint-Esprit* :

Les dogmes et les prédications gardés au sein de l'Église ne nous ont été transmis qu'en partie par l'enseignement écrit. Le reste, nous l'avons reçu de la tradition des Apôtres parvenue mystérieusement jusqu'à nous. [...] Si nous nous avisions de négliger les traditions non-écrites sous prétexte qu'elles n'auraient pas une grande force, nous porterions atteinte, sans le savoir, à des points capitaux de l'Évangile. [...] Pour ne citer qu'un exemple, le premier et le plus commun : le fait que ceux qui mettent leur espérance dans le nom de notre Seigneur Jésus-Christ se signent⁵⁷ du signe de la croix, qui nous l'a enseigné par écrit⁵⁸ ?

Beaucoup d'autres exemples sont donnés par Basile, comme le fait de se tourner vers l'Orient pendant la prière, d'invoquer l'Esprit sur les saints dons, de bénir l'eau baptismale, etc. Mais il est très significatif que le premier de tous soit le signe de la croix.

Conclusion

À la suite des Pères, croyons donc que ce signe, loin de se réduire à un geste de piété plus ou moins adventice, est

⁵⁷ On peut aussi traduire : « soient signés », en référence au rituel du baptême ; mais cet aspect initiatique ne se comprend qu'en fonction d'une pratique plus large et plus constante.

⁵⁸ BASILE DE CÉSARÉE, *Traité du Saint-Esprit*, XXVII, 66 ; cf. SC 17 bis, p. 348.

d'origine apostolique et même évangélique. Quand le Christ, en saint Matthieu, parle du *signe du Fils de l'homme* qui paraîtra dans le ciel lors de la parousie⁵⁹, comment ne pas penser à sa croix glorieuse ? Et quand nous le traçons sur nous-mêmes, sur d'autres et sur le monde, quand nous le figurons par nos mains levées, soyons sûrs que nous annonçons sa mort et sa résurrection, jusqu'à ce qu'il vienne.

⁵⁹ Mt 24, 30.